

Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Réception de M. Robert-Léon WAGNER

DISCOURS

DE

M. Maurice PIRON
et de M. Robert-Léon WAGNER



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

1963

A Monsieur M. Freson,
avec les compliments de
Marie Dior

Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises

Réception de M. Robert-Léon WAGNER

DISCOURS

DE

M. Maurice PIRON
et de M. Robert-Léon WAGNER



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES
1963

Réception de M. Robert-Léon Wagner

Discours de M. Maurice Piron

Monsieur,

On a dit, et on répète volontiers, que le journalisme mène à tout, à condition d'en sortir. Vous conviendrez avec moi que, si la philologie ne mène pas à grand-chose, elle a cet avantage qu'elle peut conduire à l'Académie sans qu'on prenne la peine d'en sortir. C'est là du moins l'un des priviléges de l'institution et du pays qui vous accueillent aujourd'hui. Un privilège exorbitant, pensent tout bas certains des nôtres. Mais quand savoir et talent ne font qu'un, comment ne pas se réjouir d'une rencontre aussi heureuse et si peu commune? Cette chance, notre compagnie l'a eue, voici quinze ans, lorsqu'elle élut Mario Roques au siège qu'avait illustré le grand historien de la langue française, Ferdinand Brunot — qui fut l'un de vos maîtres. Cette chance, elle la retrouve de nouveau en votre personne, qui nous rappelle, à la fois si peu mais si bien, la personnalité de Mario Roques.

Comme votre prédécesseur, vous n'aimez pas les idées reçues et les théories routinières; vous êtes de cette même famille d'esprits radicaux, férus de dialectique, ennemis de la facilité, dédaigneux des compromis. Pourtant, de vous à lui, que de différences dans l'aspect et le caractère! Il était petit, légèrement trapu, tête ronde et moustaches à la gauloise. Vous êtes grand, racé, profil romain de la bonne époque, dominant avec une distinction toute britannique une élégance qui vous est naturelle. Car vous êtes au surplus parisien, né, au pied de la butte Montmartre, de père et de mère parisiens, tandis que Mario Roques, d'ascendance gasconne, avait vu le jour sous

le ciel du Pérou. Lui, passionné, bourru, vieux fauve qu'il était dangereux de caresser, même dans le sens du poil — et vous, la courtoisie en personne, mais sachant, quand il le faut, prendre le masque de l'indifférence polie.

Poursuivrai-je ce parallèle des contrastes ? Vous êtes docteur, Monsieur, et Roques ne l'était pas... Ah ! savourons, tant qu'il n'est pas trop tard, ce paradoxe confondant, cette chose merveilleuse qu'on ne verra pas deux fois : le maître incontesté des études romanes, terreur des agrégatifs et opposant numéro un lors des soutenances de la salle Louis Liard, qui meurt, à 86 ans, sans avoir eu le temps d'écrire sa thèse ! Il me semble que, dans sa tombe, Molière a dû se retourner — du bon côté.

Mais vous, cher et éminent collègue, vous avez votre *dignus intrare* et votre dissertation doctorale sur *Les phrases hypothétiques commençant par « si » dans la langue française, des origines à la fin du XVI^e siècle*, avec ses 550 pages in-8°, est, dans le genre, sûrement ce qu'on a fait de mieux. De ce côté-là, certes non, vous n'êtes pas un irrégulier. Pourtant, la tradition orale des enfances Wagner nous révèle que vous vous prépariez bien mal à vous pencher un jour sur les chansons de geste et les romans bretons pour en extraire les emplois du conditionnel.

Jeune élève du lycée Pasteur, vous ne tardez pas à vous faire renvoyer de cette maison. Vous passez ensuite au collège Sainte-Croix, de Neuilly, où votre insubordination vous réserve le même sort. De guerre lasse, votre famille vous envoie comme interne dans un collège du Mans. Là, vous avez l'outrecuidance de prévenir vos supérieurs qu'ils ne vous garderont pas longtemps. Mais les Jésuites ont plus d'un tour dans leur sac : on vous propose de moderniser selon vos goûts la poussiéreuse bibliothèque des élèves, on vous invite à venir fumer, si le cœur vous en dit, dans le bureau du Père Préfet plutôt que d'aller ailleurs un plaisir aussi agréable... Du coup, vous voilà assagi, discipliné. Vous confessez volontiers que vous avez trouvé votre stabilité chez les Jésuites. On ne demande qu'à vous croire, mais à considérer

le tour actuel de vos idées, on se dit une fois de plus que les bons Pères ont décidément l'habitude de couver des œufs de cane !

N'empêche : la voie des études qui vous est enfin ouverte dans la sérénité vous conduira sans plus faillir à un *cursus honorum* à la fois bref et rapide. Reçu agrégé en 1931, vous faites vos débuts dans l'enseignement, la même année, au lycée de Chartres. Trois ans plus tard, vous entrez à la Faculté des Lettres de Caen comme maître de conférences pour suppléer René Bray parti occuper sa chaire de Lausanne. En 1946, Charles Bruneau vous appelle à la Sorbonne et, en 1949, la retraite d'Albert Dauzat vous ouvre les portes de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes pour une direction de conférence consacrée aux « aspects du français moderne ».

Professeur de grande classe et animateur de recherches, vous l'êtes sans que s'en étonnent ceux qui connaissaient les ressources qui sont en vous. Mais est-ce d'avoir donné tant de fil à retordre à vos premiers maîtres qui vous incline à tant de sollicitude pour vos étudiants d'aujourd'hui ? Toujours est-il qu'à peine installé dans votre chaire de Paris, vous n'avez de cesse que vos auditeurs ne se trouvent munis par vos soins d'instruments de travail capables de promouvoir leurs études. Je n'entrerai point dans l'économie de votre *Introduction à la linguistique française*, mais qu'il me soit permis de déclarer que la première partie de ce guide, si précieux à tant d'égards, est un morceau de choix. Avec la hardiesse et la hauteur de vues qui vous caractérisent, vous repensez les résultats de la linguistique traditionnelle en les confrontant aux tâches de la linguistique de demain.

Au delà de ces dernières, vous préoccupe singulièrement l'avenir des études françaises en rapport avec le progrès de l'enseignement et avec leur mission civilisatrice. « Le rôle d'une grande langue de civilisation, écrivez-vous, est de rendre un témoignage en prêtant une forme de durée aux sentiments et aux aventures spirituelles de toute une époque ». Ce rôle, la culture classique, qui est « bien autre chose qu'un simple fait d'histoire », l'a tenu avec honneur pendant des siècles, et vous

en voyez à présent, non pas la substitution, mais la droite continuation dans l'humanisme nouveau que, depuis la Renaissance, la langue et la littérature françaises ont développé avec le même sens de l'universel que le latin et le grec. Et c'est pourquoi, dans la brillante préface de vos *Textes d'étude*, vous rompez une lance en faveur d'une culture intégralement française, capable d'éduquer les cadres d'un pays, d'une société. Malheureusement, « cet acte de confiance raisonnée dans la valeur éducatrice du français, écrivez-vous encore, la plupart des maîtres ne l'ont pas fait » : préjugés tenaces, habitudes qu'il est difficile de rompre et surtout indifférence des responsables, peu soucieux de former des maîtres de français d'une qualité égale à celle des bons professeurs de langues anciennes. Aussi reconnaisez-vous avec franchise qu'au niveau des classes, « la culture moderne est un échec ». Mais loin d'en prendre votre parti, cet état de choses vous alarme et, pour y porter remède, vous valorisez par des moyens adéquats le certificat de Grammaire et Philologie qui fournira les bases d'une formation française autonomé qu'il ne peut plus être question de laisser au hasard, ni de remettre au lendemain. De là, la magistrale *Introduction* déjà citée et ces *Textes d'étude* destinés aux étudiants de la licence moderne qui vous est chère. Ils portent sur le français d'entre le xi^e et le xv^e siècle, dont le génie fut d'exprimer (je vous cite) « le plus exquis et le plus durable d'un monde finissant ». Votre modernisme, on le voit, remonte haut : c'est qu'il n'entend pas se couper de ses racines, ni se priver de son terreau naturel.

D'une préoccupation à peine différente est née, tout récemment, la *Grammaire du français classique et moderne* que vous signez en collaboration avec M^{me} J. Pinchon. Si elle s'écarte de la conception d'un code du « bon usage » tel que l'entend notre compatriote Maurice Grevisse dans un traité justement célèbre, c'est que votre dessein tend plutôt vers un inventaire raisonné des formes et des normes : il s'agit de retrouver les structures permanentes de notre langue à travers les trois siècles qui lui ont valu son renom de finesse,

de clarté et de précision. « Moderne » chez vous ne s'oppose pas à « classique », car vous avez trop le sens de la continuité, mais il est bien vrai que vos préférences vont à la langue des maîtres. C'est du reste une de vos idées favorites que le français étant ce qu'il est de par sa tradition écrite, il nous faut en saisir l'essence et la valeur sous la forme durable que lui ont donnée ceux qui n'ont cessé de dessiner sa courbe de perfection, depuis les *Essais* de Montaigne jusqu'au *Journal* de Paul Léautaud.

Le nom de Léautaud n'est pas venu par hasard sur mes lèvres, mais ici, mon cher confrère, mon embarras est extrême. En faisant allusion aux pages fulgurantes que la prose de l'ermite de Fontenay-aux-Roses vous a inspirées, me voici tout à coup entraîné vers une multitude d'écrits que vous qualifiez sans doute de mineurs et qui, à mes yeux, définissent votre personnalité mieux que les volumes qui vous ont imposé à l'attention du monde savant.

Le meilleur de vous-même, le plus attachant en tout cas, serait-il déplacé de le découvrir dans vos chroniques du *Mercure de France* et dans ces articles, ces recensions où, avec une admirable liberté d'esprit, vous vous exprimez sur tout ce qui touche à la langue, à sa philosophie, à son histoire, à ses implications esthétiques ? C'est là qu'il faut vous voir remettre en question les notions les plus rassurantes pour vous attacher aux « problèmes ouverts », les « seuls qui excitent l'esprit ». Ce qui me frappe chez vous, c'est que les faits sont toujours le profil d'une idée.

Comme je dois renoncer à explorer toute cette richesse, vous me permettrez, au risque de vous trahir un peu, de détacher d'un de ces textes un passage qui se situe, et qui vous situe, vous, linguiste préoccupé des problèmes de l'écrivain, au centre de ce que vous appelez quelque part « les mensonges existentiels » de la littérature :

« Nous traversons cent et cent chemins au cours de notre vie, nous nous insérons dans des centaines d'histoires qui se font, qui se défont. Pourquoi l'une d'elles, à un croisement de routes, devient-elle une *expérience* que nous faisons nôtre ?

qui désormais est notre affaire, quelque chose d'aussi strictement personnel que l'est l'élaboration de *notre* espace et de *notre* temps ? Cette conscience, qui n'est pas accordée à tous, crée les imaginatifs, les rêveurs profonds, ces hommes capables de vivre une quantité d'existences sous celle de surface qui leur sert de masque. Ce qui crée l'écrivain est de traduire cela non pas avec les signes des autres, mais avec — sous une identité formelle apparente — des signes qu'il aura réinstitués à son usage. Le petit Jean-Jacques vit un jour une scie mécanique qui débitait un arbre en planches. Pour l'enfant qu'il était le spectacle de ces lames fut une expérience ; elle plaça Rousseau dans une de ces transes qui nous suivent parfois très tard. *Leur luisant flattoit ma vue*, écrivit-il des années après. Pourquoi ne puis-je entendre ces cinq mots sans ressentir une jubilation analogue à celles que me donnent un motif de Mozart ou de Brahms ? Aucun de ces termes n'était inconnu avant que Rousseau les accolât. Encore fallait-il que leur alliance fit passer en moi, dans et par le seul langage, toute la sensation complexe — fulgurance, coupure, douceur — dont l'enfant avait été traversé. C'est cela le style, et pas autre chose ; un don, cruel d'ailleurs, partagé entre des gens si divers que leur variété finit même pas être trompeuse. »

Le style, ce *tempo* de l'écrivain (Ch. Du Bos), individualité mystérieuse dans son principe : vérité dont vous êtes, plus que nul autre, pénétré, vous qui avez fait voir, par ailleurs, ce que peut et doit être une analyse qualitative du lexique d'un écrivain. Mais vous n'admettez pas que le style, qui relève du particulier, puisse devenir objet de science. Et de vous en expliquer fort congrûment : « On peut, dites-vous, cataloguer des tropes, mesurer même le parti qu'un artiste tire des ressources que fournit la structure phonologique et grammaticale de sa langue. Mais lorsqu'il apparaît qu'une manière d'écrire, ainsi analysée, contient encore quelque chose (appelons-la *style* au sens propre), ce dernier élément échappe tout à fait à la recherche. Pur appoint de la sensibilité, cette forme strictement personnelle touche l'oreille, de là émeut le cœur, mais jamais ne tombe sous la prise de l'intelligence critique.

Une étude de style, comme on l'entend dans l'Université, n'a réellement de chance d'aboutir que conduite sur un écrivain qui n'a pas de style (au sens où j'entends ce mot) ; elle tourne court dès qu'on s'y livre sur l'œuvre d'un véritable artiste ».

Le propos est dur, un peu excessif peut-être dans sa finale. Du moins, entrevoyns-nous à présent pourquoi les faiseurs de thèses choisissent si volontiers de petits auteurs : c'est afin qu'on ne leur reproche pas d'abîmer les grands... Ou alors, ceux-ci, on vous les prend à leurs débuts, dans leurs œuvres de jeunesse, quand ils ne donnaient pas à penser qu'ils seraient grands, un jour ; ou bien, on les attend dans les tournants de l'histoire littéraire, on les surprend dans le secret du cabinet de travail, parfois ailleurs aussi — mais ce genre d'enquête ne vous paraît pas plus valable que l'analyse des stylisticiens s'efforçant de « recomposer en laboratoire les feux d'un oiseau de Paradis ». Pauvres stylisticiens, et surtout pauvre stylistique, la dernière née de nos disciplines, toujours assise entre deux chaises ! Cette partie de la grammaire qui n'ose pas dire son nom, vous ne la ménagez guère non plus. Le mot, d'abord, vous le trouvez inutile, ambigu. Et quant à la chose elle-même, vous la qualifiez, entre dix passages tous plus compromettants les uns que les autres : « fantaisie que je ne puis admettre ». Mais, *habemus reum confidentem*, vous ajoutez aussitôt : « On sait que je suis sur ce point comme sur d'autres un impie et un vase de perdition ».

Eh bien, ce vase de perdition, nous l'avons recueilli après y avoir respiré l'encens rare de quelques belles vertus qui s'appellent le courage intellectuel, le sens critique, le non-conformisme, le franc-parler — et pourquoi n'ajouterais-je pas : le bien dire ? Car vous écrivez bien, Monsieur, un peu trop bien sans doute au gré de ceux qui trouvent toujours suspects, chez un homme de science, les prestiges du talent. Un de vos compagnons de régiment, poète inculte et tireur d'élite, charmait son mousqueton au moyen d'une formule dont il vous fit un jour confidence. N'auriez-vous pas, quant à vous, enchanté votre plume ? Nul n'ignore, en effet, qu'en vos années d'apprentissage, vous avez noué d'étroites

fréquentations avec sorciers et magiciens. Ces deux mots, que je prononce au pluriel, vous les écrivez au singulier en tête d'un mémoire qui vous servit de talisman pour conclure le pacte qui allait vous lier à l'université française.

Je sais ce que vous allez me rétorquer : qu'il s'agit là d'une contribution à l'histoire du vocabulaire de la magie et que vous ignorez les choses dont vous pénétrez les noms. Mais les noms, qui sont des signes, ne sont-ils pas aussi des présages parfois, ainsi que l'enseignait la science du langage au temps où elle était platonicienne et pas encore saussurienne ? Et tenez, par exemple, en ce qui vous concerne, je trouve admirable que vos travaux vous aient conduit du *grimoire* des sorciers à la *grammaire* des honnêtes gens, comme si l'influence qui vous mène vous avait contraint à refaire, en sens inverse, ce que Jean Paulhan appellerait la preuve par l'étymologie...

En vous lisant, on se convainc sans peine que la langue française est pavée — presque autant que l'enfer, de bonnes intentions — d'une foule de mots sur lesquels notre pensée chemine innocemment tous les jours, sans prendre garde aux pouvoirs inquiétants que révèle leur sens originel. Je renonce à les évoquer ici, et je ne vous suivrai pas davantage dans la chevauchée merveilleuse à travers textes médiévaux et modernes où vous entraînez votre lecteur, tour à tour dominé, charmé, fasciné, et peut-être bien envoûté lorsqu'il arrive aux pages où vous consignez d'anciennes et parfois fort gaillardes recettes d'amour — ce qui expliquerait, de surcroît, que votre livre soit devenu si vite introuvable en librairie.

Si j'ai bien compris l'évolution du conflit entre les deux mots-thèmes qui recouvrent le sujet de votre enquête, le matin des magiciens aurait succédé à la nuit des sorciers. Et le monde d'aujourd'hui, qui croit de moins en moins à la magie, réclame encore des magiciens ! Nous en avons quelques-uns ici, mais comme ce sont des poètes, ils parlent toujours au figuré. Il nous manquait un théoricien, doublé d'un expert; et, ma foi, comme vous en savez un bout sur la question... Mais gardez-vous d'abuser et n'allez point, par des pratiques puisées dans vos lectures, imiter les tours de l'enchanteur

Maugis, ce cousin des quatre fils Aymon qui plongeait dans le sommeil l'empereur Charlemagne et dérobait leurs épées aux douze pairs de France. Je me le figure parfois sous vos traits et j'imagine alors l'Académie livrée au pouvoir de Wagner l'Enchanteur : son directeur endormi et vos confrères, les écrivains, dangereusement privés de leur porte-plume... Mais laissons là ces vils enchantements, indignes de ceux dont vous êtes capable. Après tout, que les poètes aient reçu le don d'incantation et les critiques, celui de divination, nous sommes prêts à l'admettre parce que c'est, sinon dans la nature des choses, du moins dans l'idée que nous en avons. Mais tirer l'enchantedement de la philologie, voilà qui n'était pas prévu assurément ! Et c'est pour nous l'entendre prouver par un magicien de France que nous vous avons, mon cher ami, convié parmi nous.

Discours de M. Robert-Léon Wagner

Monsieur,

Vous m'avez adressé des paroles qui me touchent, car elles viennent d'un ami autant que d'un confrère. Qui donc, en effet, si ce n'est un ami, aurait eu le pouvoir de remonter si haut le cours de mon existence et d'en extraire des secrets que j'avais lieu de croire définitivement perdus dans l'oubli ? Surtout, quel sentiment, autre que l'amitié, vous eût permis de lire en moi de ces choses que, soi-même, on a parfois de la peine à déchiffrer, à démêler ? Ne soyez pas surpris que je me rattache d'abord à ces liens qui se sont noués entre nous. L'amitié seule avait le pouvoir d'exorciser la crainte que m'inspirait cette journée ; elle vous a dicté des mots qui l'allègent. Comment ne vous en saurais-je pas gré ?

M'inviter à siéger ici était me faire un grand honneur. J'étais si loin de songer à lui qu'il m'a fallu du temps avant d'admettre que j'en étais l'objet. Jusqu'à tout à l'heure, je le comptais au nombre de ces choses auxquelles le cœur croit de confiance sans que l'esprit puisse se rendre à leur évidence. L'étape de la foi est maintenant franchie. Il m'est dès lors plus facile de vous exprimer la joie que je ressens.

Ce remerciement est dû à l'usage. Mais, en me conformant à la coutume, il n'entre, Messieurs, croyez-le bien, dans ma conduite nulle indifférence, aucun esprit de routine. Je ne compte pas pour rien, d'abord, le double plaisir de retrouver ici quelques amis de longue date et d'apprendre à m'en faire de nouveaux. Ce sentiment humain n'est pas exclu, je pense, des relations académiques. Mais qui connaît l'importance de votre Institution, le rôle éminent qu'elle joue dans la défense et l'illustration du français, la haute valeur des travaux qui émanent d'elle, c'est surtout au privilège d'y être admis à titre de membre étranger qu'il doit être sensible. Ce droit d'appeler à côté de vous des confrères d'une autre nation

confère à ceux qui en bénéficient une distinction enviable qui dépasse leur personne. En moi, votre choix s'est porté sur un Français et sur un enseignant. C'était accorder un témoignage d'estime au pays que je représente et à l'Université dont je suis membre. A ce titre, j'ai le droit de tirer une réelle fierté de ma présence aujourd'hui parmi vous. Il existe en français trois ou quatre mots pour traduire les sentiments qu'elle m'inspire. Le malheur est qu'ils sont ternis par un trop long usage. D'ailleurs, comme disait un homme d'Etat à quelqu'un de ses obligés : « La reconnaissance, Monsieur, ne s'exprime pas, elle se prouve ». J'essaierai donc de vous témoigner la mienne de mon mieux. Croyez bien que les marques que je vous en donnerai auront toujours pour racines ma profonde gratitude à votre égard et mon dévouement à votre Institution.

Laissez-moi néanmoins vous en faire l'aveu. Dès que je me reconsidère, en tant que personne privée cette fois, c'est pour me perdre dans des conjectures, tant je discerne mal encore les motifs secrets qui ont dicté votre décision. Peut-être, après tout, tiennent-ils aux règles permanentes qui gouvernent les Académies.

Une compagnie académique tire sa signification vivante des contrastes, voire des oppositions qu'elle concilie dans l'harmonie. Quand on étudie la personnalité des hommes de plume qui ont composé à ses débuts celle du pays qui est le mien, on est frappé de découvrir à quel point ceux-ci s'affrontaient avec des passions vives et combatives. Dieu me préserve de laisser croire que les fondateurs de la vôtre aient eu leur agressivité parfois hargneuse. Mais il est vrai que votre Institution a toujours su s'adjoindre des « caractères », mot qui sous-entend du relief et des arêtes coupantes. Ferdinand Brunot en était un, Mario Roques en fut un autre, assez étonnant. Or, je me suis dépeint un jour sous les traits d'un traditionnaliste impénitent, bourru, qui ne se sent à l'aise qu'en face d'entreprises révolutionnaires. Ce conflit personnel vous a-t-il paru garantir que je ne demeurerais pas passif dans vos assemblées ? Si ce fut là votre espoir, j'essaierai de ne pas

le décevoir, mais alors ne vous en prenez qu'à vous-mêmes au cas où je répondrais trop fidèlement à l'image que vous vous êtes faite de moi.

Avec celle des contrastes, une autre loi des Académies est celle de l'alternance. Cela tourne cette fois davantage à ma confusion. En entrant ici, vous apportiez tous les don d'un œuvre — littéraire ou érudite — importante. Mario Roques n'avait, de ce point de vue, rien à envier à personne. Je me sens, moi, si fort démunie, que je crains de discerner dans votre choix une sorte d'ironie délibérée. « *Il y aura toujours des pauvres parmi vous* ». « — Tiens, vous êtes-vous dit au souvenir de ce mot de l'Ecriture, où est donc notre pauvre ? » Et vous en avez appelé un, afin que votre Compagnie fût conforme à l'image évangélique des états du monde.

J'en prendrais mon parti avec bonne grâce, si je ne succépais à un homme auquel, de son vivant, peu de gens osaient se mesurer. Toutefois, si paradoxal que cela paraisse, c'est dans l'idée que Mario Roques a siégé ici, y a parlé, que je me trouve une raison et une excuse de venir vous rejoindre aujourd'hui. Le motif en est simple. A plusieurs reprises, Mario Roques m'avait accordé sa confiance ; cela lui avait ouvert la mienne tout entière. Si bien qu'après des débuts difficiles, un peu piquants de sa part, un peu ombrageux de la mienne, nos relations s'établirent d'une manière que je n'aurais jamais imaginée autrefois. C'est un devoir pour moi de dire que je suis redevable à ce maître de presque tous les mérites que j'ai pu acquérir comme enseignant. J'ai contracté, certes, d'autres dettes : à l'égard d'E. Bourguet, l'helléniste, et d'A. Ernout le latiniste ; à l'égard de F. Brunot qui, avec A. Thomas, me confirma dans le goût des études françaises ; envers Ch. Bruneau qui dirigea ma thèse. Mais mon âge faisait alors pour moi de ceux-ci des modèles lointains, presque inaccessibles en dépit de leur naturelle gentillesse. Ma chance fut d'approcher Roques plus tard, à un moment de la vie où l'on profite mieux, l'expérience aidant, de certaines rencontres.

Vous connaissiez tous Roques. Je ne peux donc rien vous apprendre de lui. C'est d'autre part un étrange abus qu'un

homme prétende en évoquer ou en expliquer un autre. Chaque être humain est si unique au monde, par essence, que lui seul est en mesure et a le droit, s'il en a reçu le don, de révéler ce qu'est son moi. Nous ne nous connaissons mutuellement que par nos apparences et cet extérieur, que l'on croirait fragile et translucide, est en vérité une muraille de défense impénétrable. Ce que je puis faire de mieux, n'est-ce pas alors d'animer l'image que je conserve de Mario Roques, d'en définir certains aspects et de tirer le sens de quelques propos qu'il m'a tenus ? Puissé-je y réussir, très simplement, sans tomber dans le convenu. Il n'y avait pas moins « académique » (au sens péjoratif du terme) que ce membre de l'Institut associé à tant de hautes compagnies. En parlant, en écrivant, il allait droit au fait sans recourir aux figures de rhétorique. Au cours de sa longue vie, il dut composer beaucoup d'éloges et de notices nécrologiques. Ceux de ces textes qui concernent ses amis ne sont jamais longs, jamais encombrés d'artifices d'écriture ou d'adjectifs superflus, mais on y sent vibrer l'amitié, le regret. Mario Roques remettait volontiers aux substantifs et aux verbes le soin de tout exprimer. Comme il savait les choisir justes, parlants, expressifs, son cœur passait en eux aussi aisément que son esprit.

* * *

Il se produit parfois des interférences inattendues d'un personnage fictif de roman à un être vivant. Quand je pense à Mario Roques, l'image de Swan s'associe spontanément à la sienne. La mobilité, la facilité d'adaptation du héros de Proust, l'aisance avec laquelle il passe d'un milieu à un autre, sont les marques les plus frappantes de sa personnalité. A la taille près — j'imagine Swan assez grand — on découvre les mêmes chez Roques. Lui aussi, au cours d'une seule vie, a mené plus d'une existence, ayant le secret de rester un, de demeurer lui-même à travers leur diversité.

Il faudrait du temps pour analyser tous les domaines qu'il avait fait siens dans l'Université. Mais il s'en était taillé

d'autres tout à fait en dehors de la Sorbonne, de l'Ecole des Langues Orientales, du Collège de France, de l'Institut, de l'Ecole des Chartes, des Ecoles Normales, de la Commission du vieux Paris, de celle des Bibliothèques. Il avait été un compagnon de luttes pour Léon Blum et il a pris part avec lui à la définition du socialisme français. Après la grande guerre, il a coopéré aux travaux du B.I.T. Jamais il n'a renié ses convictions premières. Il pouvait donc arriver qu'un spécialiste de la législation du travail, un typographe, un militant de province du parti socialiste, connût Roques et lui parlât familièrement, sans se douter que cet homme enseignait, dirigeait *Romania*, mais qu'il était aussi reçu dans des milieux mondains, aristocratiques, qu'il avait une conversation étincelante, qu'il était gourmand de sucreries, qu'il savait goûter un vin, que la science de dresser et de monter un cheval lui était familière, qu'il avait à un point rare l'art de s'attirer l'attention des femmes et celui d'enchanter les petits enfants par de merveilleuses histoires. Cette dispersion eût exigé d'un autre des écarts difficiles. Il l'harmonisait, lui, par une puissance organisatrice de premier ordre, une présence d'esprit extraordinaire et une absolue domination de soi. Tant d'activités si diverses ne se trouvaient jamais chez lui en discordance, car elles naissaient de la même source : une passion à l'égard de tout ce par quoi les hommes témoignent de leur primauté, aussi bien dans le jeu que dans le travail. Si humbles qu'elles fussent, ces preuves le ravissaient dès qu'il décelait en elles un jeu subtil de l'esprit, de l'imagination créatrice, de la malice. Avec Georges Sand, il avait en commun le goût des marionnettes. « Connaissez-vous rien de plus ingénieux, me disait-il ? » Animer une sous-espèce humaine au moyen de figurines mues par d'invisibles fils n'était pas à ses yeux un témoignage à l'actif de l'humanisme moins remarquable que d'autres, plus graves et plus sérieux.

Une vie telle que celle-là a pour moteurs, outre la curiosité, de l'indépendance et une certaine soif de domination. Par indépendance, je n'entends que celle de l'esprit, du caractère. Cette forme particulière du sentiment de la liberté con-

stituait un trait foncier de la nature de Mario Roques. L'a-t-elle aidé à faire sa carrière ? Peut-être. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il ne l'aurait jamais sacrifiée en échange d'une place ou d'un honneur. On a parfois interprété à tort l'exercice qu'il faisait de son autorité. Nous connaissons tous des hommes voués par tempérament aux présidences. Pour beaucoup d'entre eux le fauteuil lui-même — en tant que siège — est à la fois la raison d'être et la fin de leur vocation. Pas pour Roques. Il n'aimait présider que pour agir, pour faire prévaloir ses vues, pour engager l'organisme dont il s'occupait dans le chemin d'un renouvellement. De fait, tout ce qu'il dirigeait prenait peu à peu sa figure. Il a ainsi imprimé à *Romania*, à la IV^e Section de l'Ecole des Hautes Etudes et à bien d'autres institutions un style à sa ressemblance.

* * *

Linguiste, romaniste, Mario Roques n'était pas de ces érudits que leur science éloigne et coupe des hommes. A le voir installé devant l'une ou l'autre de ses tables de travail, on l'eût pris d'abord pour un livresque. Et certes, il aimait l'imprimé autant que le manuscrit, mais sa bibliothèque contenait presque exclusivement des ouvrages qui renseignent sur les langues en *exercice* : répertoires, lexiques, atlas, et des textes de toutes sortes, littéraires, techniques, folkloriques. Cela s'accorde avec ce que nous savons qu'il fit, une fois en possession des principes de la linguistique romane. Cet élève de Gaston Paris ne s'enferma point. Il s'aéra, voyagea beaucoup, loin, et s'initia méthodiquement sur place à la pratique des idiomes romans, sans négliger l'étude de langues — comme l'albanais ou certains parlers slaves du sud — dans le lexique desquelles vit encore un fonds latin. Il devint ainsi un romaniste accompli et acquit ce titre sur le terrain, comme les soldats de la République et de l'Empire gagnaient leurs grades, en se battant. L'enquête, à laquelle il s'était initié à côté de Gillieron, fut sa méthode préférée. Plus d'une fois, sur le chemin qui conduit du Collège de France à la rue de Poissy, je l'ai vu s'arrêter pour interroger longuement des

artisans, des ouvriers. Curieux de toutes les techniques, il n'avait de cesse de connaître les signes qui y sont attachés. Une telle pratique met forcément celui qui s'y livre au contact des hommes ; elle le confronte à différents modes de vie, à des coutumes, à des rites, à des jeux, à des croyances très variés. La linguistique romane ne peut pas ne pas s'appuyer sur une expérience directe des pays où le latin fut parlé jadis et des individus qui peuplent ces régions. Roques comprenait mal qu'on négligeât ou qu'on redoutât ce contact. Sa sympathie allait à ceux de ses frères qui, à l'exemple de Jud, l'assumaient dans la joie.

Ce comportement, animé d'une curiosité dévorante, est parfois, chez d'autres, un moyen de tromper le temps, de se « divertir », au sens pascalien du terme. Chez Roques, il exprimait tout au contraire une haute forme d'humanisme. Aimer, comprendre et pratiquer ainsi la linguistique signifiait de sa part une façon très personnelle de se situer dans le monde. Je lui ai entendu dire — passez-moi cette confidence — que la destinée de l'homme se fait et s'achève tout entière ici-bas. Ce mot n'était nullement dans sa bouche l'aveu d'un pessimisme négateur. Sur terre, règne l'homme, c'est-à-dire l'esprit. Or, rien n'avait plus de valeur aux yeux de Roques que ce qu'il appelait la solidarité humaine, et dans les langues il voyait justement le premier et le plus fort des liens qui attachent solidiairement les hommes. D'abord, parce qu'elles sont les instruments privilégiés de l'intercompréhension, mais aussi parce qu'en elles tout ce que l'esprit conçoit, tout ce que la main crée, tout ce que le cœur ressent trouve un symbole qui le fixe.

Que l'usage du latin, véhiculé par des soldats et des commerçants, strictement réglé par des juristes, travaillé par des artistes, fût parvenu à unifier un empire, lui paraissait un des plus hauts faits de civilisation qu'on pût admirer. Que le français, sur une moindre étendue d'abord, mais largement ensuite, ait, plus tôt que n'importe quelle autre langue romane, joué un rôle analogue à celui du latin représentait à ses yeux une réussite aussi belle.

Ainsi, chez Roques, jamais les connaissances ne se sont développées monstrueusement pour elles-mêmes. Elles l'aidaient à mieux apprécier son appartenance à une patrie, et, au-delà, à une famille humaine marquée de traits spécifiques.

Toute langue est faite, pour une part, de servitudes contraignantes. Chacune, toutefois, requiert de ceux qui la parlent une sorte d'autorité sur le système et l'exercice réfléchi d'un choix. Par un goût dont les racines nous sont maintenant mieux connues, Roques s'intéressait davantage aux faits de langue qui manifestent de notre part les pouvoirs d'une liberté créatrice. On en observe au niveau de la phrase comme à celui de la prononciation. Mais où nous orientons le plus librement notre idiome c'est, à n'en pas douter, dans le lexique. Pour cette raison, Roques apporta à l'étude du vocabulaire français, de sa morphologie, de ses valeurs, non pas le meilleur de lui-même (car ce meilleur, il l'accordait à toutes ses entreprises), mais sûrement sa plus secrète préférence. Ce qui dominait l'étude du lexique, pour lui, c'était la curiosité à l'égard des *situations* qui demandent un symbole, l'analyse des *conditions* qui justifient un emploi nouveau ou qui favorisent pour un terme une étonnante prolifération d'emplois, enfin l'examen des cas où s'impose soit un emprunt, soit l'invention d'un néologisme.

C'est en vue de telles recherches qu'il avait créé, voici près de trente ans, l'*Inventaire de la langue française* où repose aujourd'hui un véritable trésor. Ces dépouillements, dans son idée, serviraient un jour de base à un grand dictionnaire du français moderne. Mais lui-même ne concevait pas l'*Inventaire* comme un dictionnaire. Plus qu'aux *définitions*, toujours inexactes, il s'en remettait à de larges contextes pour faire comprendre entre quelles limites sinuées, irrégulières, se déterminent les différentes valeurs d'un mot. D'après cette méthode, il avait esquissé l'histoire du terme *Honneur*. Elle s'est égarée dans les archives d'une maison d'édition. Perte

regrettable ! La compensent, certes, d'autres études analogues qu'il a recueillies en volume. Mais pour ceux d'entre nous qui l'ont entendu commenter un texte, rien n'égale le souvenir des jours lumineux qu'il savait jeter sur son architecture lexicale.

Avec le langage, les hommes possèdent le moyen de créer des symboles. Leur pouvoir signifiant est, par nature, très étendu. Une fois institué, en effet, un terme doit être capable couvrir au besoin l'ensemble des éléments qui composent la situation à laquelle il répond. En conséquence, toute expression à l'aide de mots implique de la part de celui qui parle ou qui écrit un travail délicat d'ajustage et d'approbation sémantique. Dans ce travail — où l'esprit et la sensibilité tiennent d'accord un rôle éminent — réside la chance qu'a un idiome de devenir matière et forme d'un art. La libétré créatrice des écrivains étant constante, de la beauté peut ainsi naître d'une langue à n'importe quel moment de son histoire. De ce point de vue, l'auteur de la *Chanson de Roland* n'a pas moins de grandeur et de dignité que celui de la *Jeune Parque*.

Roques aimait manifestement réduire à leur exacte mesure les différences formelles que le temps, les époques, établissent entre les œuvres. Passer des anciens aux modernes, de Chrétien de Troyes à Hugo, de La Fontaine à Colette, d'un lyrique du XII^e siècle à un surréaliste, était pour lui un jeu inépuisable. Il s'y montrait passionnément attentif à percer, autant que faire se peut, chez chacun de ces artistes le secret de son travail. Cependant, jamais, au terme de tels exercices, il ne se proclamait vainqueur ; et dans cette modestie, nous reconnaissions un autre aspect de lui qui nous était cher.

L'approche d'une œuvre d'art exige en effet une longue préparation, des connaissances précises sur sa matière (qu'elle soit couleur, son ou langue), d'autres notions exactes sur l'artiste et son temps. Soit ! Il n'en est pas moins vrai que tout cela s'efface à l'instant où, comme dans une révélation, l'œuvre nous communique, nous impose, son sens véritable, c'est-à-dire l'essence de sa beauté. Le travail et l'étude nous préparent sans aucun doute à recevoir ce choc (encore qu'y

soient fort sensibles des gens peu érudits) ; mais ils n'expliquent pas ce qui le provoque. Ils ne le peuvent pas, car cela est affaire entre deux forces cachées qui se rencontrent dans un accord lui-même mystérieux que ni la psychologie ni l'érudition la plus savante n'éclaireront jamais. Toute exégèse d'une œuvre d'art doit donc s'achever sur la simple vision, sur la simple audition de celle-ci ; elles seules nous contentent et nous comblent en définitive.

Je ne sais si Roques aimait la peinture ou la musique. Mais qu'il sût arrêter à temps le commentaire d'un poème de Verlaine, se recueillir, et puis, pour conclure, réciter simplement ce poème, prouve qu'il était sensible au plus haut point à la littérature et à sa magie.

Jusque dans ses derniers jours, cet homme âgé (mais qui ne fut jamais un « vieil vieillard » comme on disait jadis) est demeuré âpre à découvrir les raisons de faits rationnellement explicables. Chaque soir, cependant, il réservait à une autre partie de lui-même ce temps de grâce où la raison sait abdiquer ses droits : « à cette heure-là, me disait-il, je m'abandonne à la page que j'ai choisi de lire ».

Nous atteignons ici une limite qu'il convient de ne pas franchir. Mario Roques était loin d'aimer qu'on parlât trop de lui en tant que personne privée. J'aurais donc scrupule à louer son courage et d'autres qualités morales qu'il poussait cependant fort loin. Il consentait au contraire, avec bonne grâce, à symboliser une certaine façon d'être homme de science. « Donnez un bon style à vos recherches » était un conseil qu'il dispensait souvent ; cela voulait dire : « Inspirez-vous, si possible, du mien ».

De fait, par toutes ses attitudes, il nous laisse des leçons à méditer. En définissant une méthode propre à bien dégager la structure d'un système, mais en ne dissociant jamais l'étude des langues de celle des hommes, en voyant enfin dans cette étude un chemin d'approche de l'art, il mesure très exacte-

ment les buts et la portée de cette science qu'est la linguistique. Science « humaine », dit-on. Oui, dans la mesure où son champ d'investigation n'est autre que celui du pouvoir par lequel l'homme transcende sa condition « d'être » et se hausse jusqu'à l'existence pensante.

Un « existant », voilà ce que fut Roques, jusqu'à sa fin. Tout compte fait — et j'espère que vous, Messieurs, qui l'avez connu, ne me contredirez pas — si nous cherchons un modèle qui nous encourage à poursuivre nos travaux dans un certain esprit, le souvenir qu'il laisse nous en propose un. Je sais qu'en ce qui me concerne il ne me quittera jamais. Puisse-t-il, en tous cas, m'inspirer de répondre aussi bien que je le voudrais à l'honneur qui m'échoit aujourd'hui, et d'occuper dignement la place que vous m'avez offerte.